

LE VAUDOU EN HAITI ET SES RACINES BENINOISES

" Les figures légendaires " - Nabile Farès

Fils de Abderrahmane Farès, Président de l'exécutif provisoire algérien, Nabile Farès est journaliste, écrivain et psychanalyste. Il a mené des expériences théâtrales à Aix-en-Provence, Marseille et Paris. Il fut maître de conférences en littérature comparée et francophone à l'université de Grenoble et a signé plusieurs romans, essais et recueils de poésies. Il a effectué une recherche sur la présence du zombi dans l'histoire et dans la littérature.

« Dans quel monde de notre étrangeté le mot zombi nous fait-il entrer ? Les mots sont des êtres qui nous font traverser l'existence et qui nous font traverser nos ignorances. Zombi est un mot qui nous fait traverser, c'est un lieu des traversées des carrefours et des limites. Le zombi ne nous fait peut-être pas rêver. Il nous renvoie à des différences entre le rêve et les histoires qu'on nous raconte à propos de nous-mêmes et qui nous font dériver de nos questions à propos de ce qui nous concerne. Le phénomène zombi est celui de l'expérience vécue qui se confronte à sa vérité.

« L'état de zombi témoigne de l'existence d'un état de non être. Le zombi est une catégorie de la pensée, de la culture, de l'expérience historique, c'est une expérience de la mémoire, et c'est aussi une expérience de la raison. Le zombi nous met à l'épreuve de nos catégories de pensée. Il nous fait rentrer dans une autre logique. Il nous fait penser la logique de l'inexistence confrontée à l'existence. Qui tient les lois de l'existence ? Le zombi serait ce lieu de l'autre bord d'une civilisation qui s'est emparée des titres de la civilisation, de tous ses titres d'histoire, de mémoire et de vérité.

« Ce n'est pas parce qu'une explication scientifique nous aura été donnée qu'on finira de parler du zombi. Car il nous fait penser à quelque chose à laquelle on n'aimerait pas penser, c'est-à-dire à la mort. Mais il y a toutes sortes de morts : des morts hasardeuses, des morts déterminées historiquement. Le zombi nous apprend beaucoup de choses qu'on ignore à propos de ce qu'est l'histoire dans laquelle on est.

« Le zombi vient d'un fond de mémoire d'histoires, d'évènements et de pensées. Il franchit toutes les données et nous permet de dépasser les limites et de mettre en jeu à chaque fois les éléments qui composent notre psyché, notre réalité psychique qui nous permet de penser. Le zombi existe et n'existe pas. Il est celui qui est resté de l'autre côté du code ou de la civilité. Dans la littérature, il y a une histoire du zombi qui ne tient pas toujours la même place. On le conçoit différemment selon les conjonctures politiques et historiques. Il interroge notre rapport à la réalité et à l'imaginaire, c'est-à-dire la fonction de vérité. Il y a toujours quelque chose qui reste de cette confrontation entre la réalité et l'imaginaire. Le zombi est un reste dans le sens très fort de ce que la civilisation ou de ce qui est pensé comme tel des rejets des autres bords de la civilisation.

« On pourrait dire que le zombi est presque l'opposé du natif, de celui qui est né là. C'est celui qui a reçu à sa naissance l'histoire de la traite et de l'esclavage. Dans cette histoire, il y a la rupture des liens de filiation. La traite a coupé les liens de filiation. Les générations actuelles tentent de remonter vers ce lieu de vide, de précipice dans la mémoire. Ce lieu où on a « absenté » les gens. On les a mis en état d'absence. On les a « absentifiés ». On ne les a pas seulement « silencés ». Ce qui était métaphore « tu es en train de me transformer en zombi » peut devenir réalité. Le zombi africain qui était la limite entre les morts et les vivants a fini par devenir une réalité embarrassante. Ce fonds zombi inspire des écrivains, haïtiens, martiniquais et guadeloupéens.

« Il n'y a rien de surnaturel dans le zombi. Il y a des expériences de l'imaginaire, du fantôme qui nous renvoient à quelque chose d'une vérité de l'histoire. Il y a de l'événementiel. Il faudrait travailler sur les traces du mot. D'où vient le mot Zombi ? Ce serait un mot de la langue bantoue. La représentation du zombi est en train de changer, de se transformer non plus simplement en une expérience historique, mais en une expérience psychique qui nous permet de comprendre quelque chose de l'altérité. Le zombi est celui qui peut faire miroir pour un double. Il est en négatif quelque chose qui existe dans la réalité historique de cette expérience des Haïtiens qu'on avait amené à travailler dans les plantations de Saint Domingue.

« Le zombi implique une mise en scène. On n'est pas zombi tout seul. On ne se réveille pas zombi d'un seul coup. Il y a une mise en scène dont on n'est pas directement l'auteur. On est toujours dans la dépendance vis-à-vis de quelque chose d'autre. Le zombi est une histoire de l'aliénation dans l'imaginaire d'une réalité profondément historique. Le problème c'est comment s'en débarrasser. Comment se débarrasser du point où à un moment on a été mort, où on a été inexistant ? Cette structure de la psyché peut servir à tout, politiquement. Le politique peut en faire sa structure de domination. Il peut l'ancrer,

lui donner des emblèmes, en constituer des personnages, des événements, des anecdotes, etc et des dures réalités.

« Les formes poétiques nous font exister dans le langage et dans la création. A travers le zombi existe tout un théâtre de la création de l'existence. Il faudrait essayer de la faire sortir de la triste réalité du cercueil où il serait, de l'envisager autrement. Ce sont des catégories de l'esprit. Si je peux parler du zombi sans être Haïtien, c'est que cela fait partie des catégories de l'esprit de chacun et de chacune. La traversée que nous fait faire le zombi, à en parler, à essayer d'en comprendre le sens, c'est la même traversée que nous fait faire l'invention de quelque chose qui donne un mot et qui peut passer de la farce à la tragédie. Est-ce que le zombi nous questionne ? »

© Nabile Farès, 8 octobre 2004